

Petite chronique agricole

Le mois consacré à la fabrication du sucre d'érable est terminé, et malgré les appréhensions et même les sinistres prédictions de certains faux-prophètes, la récolte a été des plus abondantes. On nous dit qu'à St. Jean Port-Joli et l'Islet, bon nombre de cultivateurs ont atteint et dépassé le joli chiffre de 1000 à 1200 livres. Ici, à Ste. Anne, où les érablières sont moins considérables, on a généralement fait de 600 à 700 lbs. C'est un beau présage pour la seconde récolte.

Cette époque est généralement un temps de petites fêtes pleines de douceurs et de gaieté. On aime toujours à faire une ou deux visites aux *sucriers* qui se montrent généralement bien affables et bien hospitaliers. Là, assis sur un bon lit de sapin, les gourmands donnent libre cours à leur appétit. Ils se *décarent*, comme on dit. Il faut avouer aussi que nos *sucriers* sont tous habiles dans l'art culinaire, et qu'ils ont le grand talent de tenter leurs convives en exhibant à leurs yeux avides des mets bien doux au palais. Où trouver, en effet, quelque chose de plus ravissant et de plus délicieux qu'une belle *cassottée de tûre* ?

Cette fabrication du sucre coûte cher au cultivateur, c'est pour lui un temps de rudes fatigues. Pendant trois à quatre semaines il est presque toujours sur pied : le jour il lui faut *courir* les érables, transporter l'eau, *caler* les casseaux, préparer le bois de chauffage ; la nuit, veiller la plupart du temps pour faire bouillir. De plus il n'a pas comme à la maison tout le confort désirable ; son lit n'est pas très-moelleux, et le froid qui s'introduit de tous côtés à travers les pièces disjointes de sa rustique demeure le fait souffrir le plus souvent. Parmi ceux qui le visitent pour s'amuser et se distraire, il s'en rencontre plusieurs qui sont loin de se douter de ses fatigues et de ses privations. Ils ne voient dans ce genre de vie que le beau côté, ce qui flatte le goût. Mais pour lui ces saveurs sucrées perdent vite leur prestige, il finit par n'en faire aucun cas.

La saison du sucre écoulée, notre laborieux et intelligent cultivateur ne se sépare pas de ses chers érables sans que tout soit à l'ordre. Les casseaux sont soigneusement mis en *cage*, les *coins* ramassés et mis en *pile*, les vaisseaux bien nettoyés et placés dans un angle de la cabane. Il songe à l'année *prochaine*. Quand il faudra recommencer les mêmes travaux, il trouvera tout ce qu'il lui faut à sa place ; il sait, par expérience, que de l'ordre et de la propreté naît l'économie. Il regagne satisfait le toit qui abrite sa famille, et se prépare aussitôt à commencer les travaux des champs.

RECETTES AGRICOLES

Indigestion de lait des jeunes veaux

Il arrive aux jeunes veaux de prendre tant de lait qu'ils en ont une indigestion qui leur donne la diarrhée, dont ils périssent assez souvent. Voici un remède qui a toujours réussi :

Faites avaler, matin et soir, au veau une cuillerée d'huile d'olives dans laquelle vous aurez fait dissoudre une pincée de salpêtre (azotate de potasse).

Il guérit ordinairement à la première prise.

Figures d'abeilles

Le journal d'agriculture *l'Economie rurale*, donne le remède suivant contre les piqûres d'abeilles, guêpes, frelons, etc., pour enlever la douleur et empêcher l'enflure occasionnée par la piqûre d'abeilles, etc. : appliquez dessus du tabac mouillé avec de l'eau ou de la salive, si vous n'avez pas de l'eau à votre portée.

FEUILLETON

LE CAPITAINE AUX MAINS ROUGES

VII

Un passager

(Suite.)

— Ah ! oui, murmura Roscoff, ma demoiselle Yvonne ?

— Ma pauvre cousine n'a plus que moi ; la volonté de son père nous a fiancés, je dois vivre pour elle...

— Vous avez raison, Monsieur le vicomte ; l'exécution scrupuleuse d'un devoir est plus noble qu'un trépas volontaire. Seulement bien des choses restent obscures pour moi dans votre récit... Vous avez quitté la prison où l'on feignait de vous oublier pour monter sur la *Thémis* ?

— Oui.

— Vous êtes ici à l'abri de la hache ; mais, au lieu de vous renfermer dans un navire dont le retour ne semble nullement déterminé, pourquoi Brutus ne facilitait-il pas votre départ pour l'Angleterre ?

— Il a cru plus prudent de me faire donner asile sur un bâtiment de l'Etat ; dès que nous apercevrons un navire faisant voile pour l'Angleterre, je quitterai la *Thémis*, et...

— Monsieur le vicomte, dit Roscoff, le matelot de la *Sainte-Anne* pouvait à terre se dévouer à vous corps et âme ; sur la *Thémis* le commandant qui gouverne tant d'hommes est esclave des ordres reçus.

— Quels sont ces ordres ?

— De fuir une rencontre, d'éviter toute bataille, jusqu'au trentième jour de navigation.

— Excès de prudence ! objecta Hector.

— Je me défie de la prudence, la ruse se cache souvent sous une apparence honnête.

— Mais après ces trente jours...

— Après, je prendrai connaissance de nouveaux ordres.

— Attendons avec confiance, Roscoff."

Le capitaine se mordait les lèvres d'un air pensif.

Il se leva, puis regardant Hector de Kéroulas avec tristesse :

— Vous ne m'en voulez pas, Monsieur le vicomte ?

— De quoi, Roscoff ?

— De servir sous un drapeau qui n'est pas le vôtre.

— Tu sers la France, brave marin ! tu te souviens que Duguay-Trouin et Lamoignon-Piquet étaient des Bretons comme toi, et tu marches ! Non ! non ! je ne te blâme pas... Tu crois à l'avenir, au progrès sans doute ! une honnête liberté te sourit d'en haut ! et malgré les excès commis en son nom, tu veux croire qu'elle vient de Dieu ! Roscoff, tu gardes la religion au cœur, et l'amour du pays ; avec ces opinions là, on suit toujours la bonne route !

— Je me rends ce témoignage, Monsieur le vicomte, que je crois agir loyalement, et je vous sais gré de le comprendre... Je regrette seulement que, parmi nos officiers, votre nom et votre titre soient des accusations ! vous trouverez de l'hostilité peut-être, quelques-uns épousent la révolution dans toutes ses horreurs, et plus d'une fois vous entendez blasphémer ce que vous respectez. N'oubliez point que je suis dans l'impossibilité de vous défendre, et que vous ne devez ni répondre, ni comprendre, ni rien relever de ce qui vous sera douloureux : ce bâtiment appartient à la république, et c'est le drapeau de la république qui flotte à nos mâts.

— Vous n'aurez pas à vous plaindre de moi, Roscoff, répondit le jeune homme. Je serai patient, et si j'étais tenté de m'oublier, vous me rappelleriez au calme par un seul regard.

— Je crois prudent de ne pas révéler votre nom, et je prévendrai Flambard et les mousses.

— Agissez à cet égard comme vous voudrez ; ce que vous ferez sera bien fait.

Le capitaine mit sa main dans la main que lui tendait le vicomte, et celui-ci gagna la cabine que Guilanek lui désigna. Roscoff fut longtemps à s'endormir, et ses dernières paroles furent celles-ci :

Quelle peut être la pensée secrète du citoyen Brutus ?